

## ROBERT II,

COMTE DE FLANDRE.



Un des privilèges de certains hommes illustres, c'est d'absorber en quelque manière dans le rayonnement de leur gloire celle de leurs contemporains. Parrains de l'époque où ils ont vécu, ils occupent de leur nom tous les échos de leur siècle; et, à travers l'éblouissement qu'on éprouve à les contempler, on n'entrevoit souvent les renommées rivales que dans une sorte de vague pénombre. C'est ainsi que la figure de Godefroid de Bouillon domine presque à elle seule toute l'épopée des guerres saintes.

Mais si l'Iliade a son Agamemnon et son Achille, elle a aussi son Ajax, son Diomède et son Patrocle. Robert de Flandre fut l'Ajax de la première croisade.

Lorsque l'idée de ce pèlerinage armé — double manifestation de l'unité chrétienne de l'Europe et de l'unité morale des nations — eut appelé les peuples à la défense d'une cause commune, les Flamands furent au nombre de ceux qui s'associèrent avec le plus d'ardeur à cette glorieuse expédition; car l'élan national n'eût pas

été complet si la Belgique lotharingienne y avait seule pris part et que la Belgique neustrienne s'en fût abstenue. Tandis qu'un grand nombre d'entre eux, impatientes de se signaler, étaient allés, dès le printemps de l'an 1096, grossir les bandes indisciplinées que Pierre l'Ermitte et Gauthier sans Avoir conduisirent involontairement à leur perte dans les plaines d'Hélénopolis, les chevaliers et les hommes d'armes se préparèrent avec plus de lenteur et de prudence à cette guerre lointaine. Le comte de Flandre lui-même, Robert II se mit résolument à leur tête.

Fils de Robert surnommé le Frison, qui avait lui-même, en pieux pèlerin, visité Jérusalem et le mont Sinaï en 1085, il embrassa l'idée de ce voyage militaire, non-seulement avec l'enthousiasme qui entraînait à cette époque tous les esprits, mais encore avec l'ardeur qu'avaient réveillée en lui les récits de l'expédition paternelle dans la terre sainte. Pendant les quatre années qu'avait duré la pieuse absence de son père, il avait gouverné le comté et trouvé l'occasion de connaître et de s'attacher les riches et nombreux vassaux de cette Flandre qui lui était enfin échue après la mort de Robert le Frison, survenue le 12 octobre 1092, et qui, depuis Baudouin Bras de Fer, s'était successivement agrandie du territoire de Valenciennes, des îles zélandaises, de la seigneurie de Grammont et des comtés de Cambrai et d'Eenham. Il avait des alliances de famille avec la plupart des grands feudataires belges, et même avec d'illustres princes étrangers. Il était neveu de Guillaume le Conquérant par la reine Mathilde, cette Pénélope flamande qui nous a laissé, dans la fameuse tapisserie de Bayeux, brodée de ses mains, un des monuments historiques les plus précieux du XI<sup>e</sup> siècle. Par sa sœur Adèle il tenait au Danemark, dont le roi saint Canut l'avait laissée veuve, à la Pouille et à la Calabre dont le duc Roger avait épousé cette princesse en secondes noces. Enfin, il avait pour femme Clémence, sœur de ce Guy de Bourgogne qui devint plus tard pape sous le nom de Calixte II. Attaché par un double lien à la race héroïque qui venait de conquérir la Grande-Bretagne et qui s'app préparait à ériger le royaume normand des Deux-Siciles; issu lui-même d'une lignée illustrée par ses faits d'armes, il était digne de commander cette chevalerie flamande qui brûlait aussi de faire acte de prouesse en Orient, où elle était déjà connue par sa bravoure; car l'empereur grec Manuel avait adressé, quelques années auparavant, au comte Robert le Frison une lettre fort pressante pour lui demander du secours contre les Turcs. Aussi vit-on se ranger sous sa bannière les guerriers les plus renommés qu'il y eût dans le baronnage flamand. Parmi eux se trouvaient le propre frère du comte, Philippe, vicomte d'Ypres, et le prêtre Arnulf de Rode, que nous retrouverons plus tard investi du patriarcat de Jérusalem.

C'est au mois d'août 1096 que les deux armées belges s'ébranlèrent. Celle des Lotharingiens, que conduisait Godefroid de Bouillon, se dirigea vers Constantinople par l'Allemagne, la Hongrie, le royaume des Bulgares et la Thrace. L'autre, placée sous les ordres de Robert de Flandre, prit route par la France et l'Italie. et, après s'être arrêtée quelques moments à Lucques et à Rome, elle s'avança vers le port, alors si renommé, de Bari, où elle s'embarqua pour Durazzo. De ce point elle s'achemina vers Byzance, qu'elle atteignit au printemps de 1097. L'expédition lotharingienne et celle de Tancrède de Tarente l'avaient précédée sous les murs de cette capitale, où Raymond de Toulouse la suivit bientôt avec les épées provençales, Étienne de Char-

tres avec les lances des bords de la Loire, et Robert de Normandie avec les fils des anciens pirates de Rollon.

Nous ne rappellerons pas les longues difficultés que l'empereur Alexis suscita aux croisés avant d'obtenir d'eux le serment de vasselage pour tous les châteaux, les villes et les pays dont ils feraient la conquête dans la terre sainte. Ce serment lui fut enfin prêté, et les armées purent passer la Propontide et entrer en Asie.

Le 5 mai, elles arrivent devant Nicée qu'elles enlèvent, le 20 juin, après un siège pénible, où Robert trouve la première occasion de montrer à la chevalerie européenne ce que vaut une épée flamande. Onze jours plus tard, le 1<sup>er</sup> juillet, à la bataille de Dorylée, c'est lui qui accourt, avec Godefroid de Bouillon, dégager le corps de Bohémond de Tarente, surpris par les infidèles dans la vallée de Gorgoni, et qui fait preuve d'une intrépidité à laquelle le chroniqueur Radulf de Caen n'a pas manqué de rendre un éclatant hommage <sup>1</sup>. Au siège d'Antioche, commencé le 18 octobre 1097 et terminé seulement après sept mois et demi d'efforts, le comte de Flandre justifie derechef la haute opinion qu'il a déjà donnée de sa bravoure ; car il se trouve au nombre des chefs qui sont chargés de commander à tour de rôle les travaux de cette formidable entreprise.

On sait à quelle affreuse extrémité les chrétiens se virent réduits pendant ce siège laborieux. En proie à la famine, épuisés par les fatigues des combats et des assauts qui se renouvelaient chaque jour, un grand nombre, même des plus braves, donnèrent le triste exemple de la défaillance morale en abandonnant les travaux commencés et en se retirant soit à Édesse, où Baudouin, frère de Godefroid de Bouillon, avait fondé un riche comté qui eut, pendant cinquante-quatre ans, ses seigneurs particuliers, soit dans la Romanie, soit dans l'île de Chypre. Robert de Flandre fut de ceux qui résistèrent le plus courageusement à toutes les épreuves, tantôt répondant par de grands coups d'épée aux sorties de la garnison d'Antioche, tantôt parcourant le pays et cherchant, les armes à la main, des provisions pour le camp exténué : expéditions qui constituèrent une suite d'actes de chevalerie dont l'éclat fut tel que le chroniqueur Radulf, compagnon de Tancrede, s'écrie dans le livre des gestes de ce héros : « La lance du Flamand Robert ne réclame-t-elle pas à elle seule un historien ? »

Mais, après la prise d'Antioche, qui fut livrée aux croisés pendant la nuit du 3 au 4 juin 1098 par la trahison d'un renégat arménien, nommé Pyrrhus, la détresse des pèlerins devint plus grave encore ; ils se trouvèrent bientôt cernés dans les murs de la ville par une armée de deux cent mille hommes que le calife de Perse avait envoyée contre eux sous les ordres de Korboga, émir de Mossoul. Enfermés dans un cercle de fer et exténués de privations, ils devaient songer à sortir à tout prix de cette position chaque jour plus intolérable ; car ils étaient réduits à manger jusqu'aux chevaux de guerre des chevaliers, et l'on vit plus d'une fois les plus nobles seigneurs mendier leur nourriture, comme les chroniqueurs l'affirment de Robert de

<sup>1</sup> RADULPHI CADOMENSIS *Gesta Tancredi*, ap. MARTÈNE et DURAND, *Thesaur. Anecd.* III, p. 431. Nous croyons devoir rappeler ici que, dans la riche collection de la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, on conserve le manuscrit original de Radulf de Caen.

Flandre. Dans ces circonstances, mieux valait tenter les chances d'une bataille que de périr sous les atteintes de cet ennemi invisible, la faim. Aussi se décidèrent-ils bravement pour ce parti extrême. Ce qui servit surtout à exciter cet enthousiasme, ce fut la nouvelle d'une vision qu'un moine provençal prétendait avoir eue. Saint Pierre, disait-il, lui était apparu et lui avait révélé l'endroit où se trouvait cachée la lance qui avait servi à percer le flanc du Sauveur. Imposture ou réalité, on fouilla à l'endroit indiqué dans l'église du prince des apôtres, et on tira du sol l'arme historique, qui devint dès lors un gage assuré de victoire, saint Pierre ayant prédit, assurait-on, que celui-là ferait la conquête de Jérusalem, qui retrouverait à Antioche la lance du Calvaire.

Le 28 juin, la ville offre un spectacle plein de grandeur et de solennité. L'armée sort de la forteresse en attirail de guerre. Elle s'est préparée par la communion à vaincre ou à mourir, et elle marche divisée en cinq corps de bataille, dont Robert de Flandre commande le troisième avec le duc de Normandie. Une foule de prêtres, debout sur les remparts, la suivent du regard, en priant et en appelant sur elle la protection du ciel. D'autres marchent avec la croix au milieu des guerriers dont ils veulent partager la destinée. Tous, chefs et soldats, sont exténués par les maladies et par les privations, et à peine se trouve-t-il cinq cents chevaux dans les rangs des combattants. Cependant ils franchissent l'Oronte qui baigne au nord l'enceinte d'Antioche, et débouchent dans la vaste plaine qui s'étend de ce côté et où viennent expirer les rampes des collines occupées par l'armée ennemie. Korboga, immobile, les laisse approcher, déterminé à les envelopper et à empêcher que nul d'entre eux lui échappe. Bientôt la lutte s'engage, terrible et sans pitié ; mais elle tourne contre lui. Ses deux cent mille hommes sont balayés comme si le souffle d'une tempête eût passé sur eux, et leurs débris s'échappent vers l'Euphrate, laissant au pouvoir des chrétiens un butin considérable et une victoire qui eût étonné sans doute ceux-là mêmes qui l'avaient remportée s'ils n'avaient eu à l'attribuer à la visible protection de Dieu.

Délivrés de l'obstacle qui leur avait si obstinément barré la route, les pèlerins demandèrent à grands cris qu'on les menât à Jérusalem. Mais une épidémie meurtrière et plus encore les discordes qui avaient commencé à éclater entre les seigneurs arrêtaient le départ de l'armée jusqu'au 24 novembre. Ce jour-là, le comte de Toulouse et le duc de Normandie se mettent en route en remontant la rive droite de l'Oronte, et Bohémond de Tarente les suit bientôt avec ses hommes d'armes. Chemin faisant, ils enlèvent les villes et les châteaux qu'ils rencontrent sur leur passage. Mais, parvenus à la hauteur d'Apamée, ils font tout à coup un crochet à droite, se rabattent sur la côte de Syrie et s'avancent vers la forteresse d'Arca, près de Tripoli.

Pendant ce temps, Godefroid de Bouillon et Robert de Flandre songent de leur côté à se mettre en mouvement. Ils partent d'Antioche au commencement du mois de mars 1099, côtoient le littoral et touchent à Laodicée, où ils concentrent toutes leurs forces qui ne s'élèvent plus qu'à trente mille combattants. Ils traversent ensuite Balanie, Maraclée, Tortose et Antarad, et voient flotter le drapeau de Raymond de Toulouse sur toutes ces places, successivement enlevées par ses capitaines. Enfin, ils atteignent Arca, où ils rejoignent le comte Raymond et ses compagnons.

Après quelques nouveaux retards, ils se remettent en route par Tripoli, Beyrouth, Sidon, Ptolémaïs et Césarée. A Joppé, l'avant-garde de cinq cents lances commandée par Robert de Flandre tourne brusquement à gauche et s'empare de Ramla. Mais une irrésistible impatience entraîne une partie des croisés flamands, qui s'avancent, dès l'aube suivante, jusqu'à Nicopolis, l'ancien bourg d'Emmaüs, où ils ne se trouvent plus qu'à une journée de marche de Jérusalem. Le reste de l'armée ne tarde pas à les rejoindre, et le lendemain, 10 juin, elle arrive devant la ville sainte, saluant de cris d'enthousiasme et d'admiration ce lieu consacré par tant de pieux souvenirs.

Jérusalem présente à peu près la forme d'un hexagone irrégulier situé à la pointe d'une langue de terre qui s'avance vers le sud presque jusqu'au confluent de la vallée de Josaphat et de celle de Réphaïm. A cause des escarpements de ces ravins abrupts et profonds, presque toute la région méridionale de la ville est inaccessible sur trois côtés de l'hexagone. Les trois autres faces, celles qui regardent le nord et une partie de l'ouest, peuvent être atteintes par le plateau de Gihon et par les hauteurs que domine la grotte de Jérémie. Elles ont pour extrémité à l'orient la porte dite de Saint-Étienne et à l'occident le château de David. C'est sur cette portion de l'enceinte que le siège est établi et que les chefs se distribuent les points d'attaque; car il est impossible de cerner la place tout entière, le nombre des pèlerins se trouvant réduit à quarante mille, dont la moitié à peine est en état de combattre. Godefroid de Bouillon choisit l'endroit où l'on s'attend à trouver le plus de résistance, la tour de David. A sa gauche, devant l'entrée du château, s'installent Raymond de Toulouse et le vaillant Tancrede. Robert de Normandie et le comte de Flandre dressent leurs tentes du côté oriental de la ville, près de la porte de Saint-Étienne, et entre les deux extrémités de cet hémicycle tous les autres chefs, parmi lesquels figurent les Belges Conon de Montaigu et son fils Lambert de Clermont-sur-Meuse, plantent successivement leurs piquets.

Tous les camps étant formés, on commença immédiatement les travaux du siège, travaux pénibles et signalés par tant de fatigues et de privations, où il fallait lutter chaque jour non-seulement avec les assiégés, mais encore avec la faim et la soif; car on ne pouvait se procurer qu'à grand-peine des vivres et de l'eau, la fontaine de Siloé étant la seule qui coulât, sans toutefois suffire aux besoins de l'armée, et les citernes éloignées ayant été détruites par les Turcs. On manquait même de bois pour construire les machines et les échelles nécessaires à l'attaque. Enfin, le bruit se répandit qu'une nouvelle armée musulmane était en marche pour dégager la ville. Ce fut alors parmi les chefs à qui s'obstinerait le plus à vaincre les difficultés devant lesquelles on se trouvait. Si Godefroid de Bouillon s'épuisait à soutenir par son exemple et par son courage calme et résolu les défaillances de ses compagnons d'armes, dont quelques-uns, désertant la cause commune, reprenaient déjà le chemin de Joppé et de l'Europe, le duc de Normandie et Robert de Flandre le secondèrent de toute leur énergie et de toute leur activité, en parcourant le pays la lance à la main soit pour procurer des vivres à leurs frères, soit pour dépouiller la forêt de Bethléem et rassembler le bois nécessaire à la construction des engins de siège, balistes, catapultes, béliers, tortues, échelles et tours d'assaut.

Grâce à leur infatigable ardeur, les travaux furent poussés au point que, dès le

vendredi 8 juillet, on put fixer le moment de l'attaque générale. Par une réminiscence biblique du siège de Jéricho, on voulut s'y préparer, ce jour-là même, en faisant une procession autour de la ville. Les prêtres marchaient en tête, en chantant des cantiques, et le reste des pèlerins, tous en armes et les pieds nus, les suivaient en priant. Quand la tête de la colonne, partie du val de Réphaïm et des hauteurs de Gihon, eut descendu la vallée de Cédron, elle monta, par la route de Béthanie, au mont des Oliviers, où elle fit halte. Toute l'armée s'y étant arrêtée aussi, un prêtre flamand, renommé par son éloquence et par son savoir, et attaché à Robert de Normandie en qualité de chapelain, Arnulf de Rode <sup>1</sup> se plaça au sommet de la colline illustrée par la nuit d'angoisse qu'y passa le Sauveur, et il exhorta l'assistance à la concorde et à l'union ; car une vive dissension avait éclaté entre quelques seigneurs, et elle pouvait mettre toute l'entreprise en péril. Mais à la voix d'Arnulf, chacun oublia ses griefs, et l'on vit les ennemis se réconcilier et s'embrasser avec des larmes.

Le jeudi suivant, jour fixé pour l'assaut général, on se met à battre avec furie les remparts de la ville. Les efforts de Godefroid de Bouillon, de Tancrede, de Robert de Normandie et du comte de Flandre se concentrent sur la courtine déployée entre la porte de Saint-Étienne et la tour carrée qui s'élève à l'angle septentrional de l'hexagone et regarde la vallée de Josaphat. Pendant ce temps, Raymond de Toulouse assaille la partie méridionale de la place du côté du mont Sion. Durant la journée tout entière, c'est comme un ouragan de traits, de flèches, de pierres, de dards enflammés, qui descendent des remparts ou qui y tombent du haut des tours mouvantes que les croisés en ont approchées. Les murs tremblent au choc des béliers que les Lotharingiens, les Flamands et les Provençaux font jouer sans relâche. On combat des deux côtés avec le même acharnement. Cependant le soir vient sans que rien soit décidé. Le lendemain l'assaut recommence avec une impétuosité nouvelle. Mais cette fois la victoire se prononce pour les chrétiens. La tour de Godefroid parvient à toucher les murailles. Au même instant, elle y abaisse son pont-levis, et les guerriers latins se précipitent en foule dans la place. Les deux premiers qui y pénètrent sont les frères Ludolphe et Engelbert de Tournay. Godefroid les suit, et sur sa trace s'élançant son frère Eustache, Robert de Flandre et le duc de Normandie, en poussant leur cri de guerre : *Dieu le veut!* Leur premier soin est de briser la porte de Saint-Étienne, et de livrer passage au gros de leurs troupes. Presque en même temps les Provençaux, ayant vu mollir la défense, redoublent d'ardeur, escaladent le rempart et se répandent dans la ville.

Jérusalem était prise. Par une singulière coïncidence qu'un écrivain, témoin oculaire, n'a pas manqué de signaler, ce fut le 15 juillet 1099, un vendredi à trois heures du soir, c'est-à-dire au jour et à l'heure même où le Rédempteur mourut sur la croix.

<sup>1</sup> Ce personnage figure dans une charte belge du XI<sup>e</sup> siècle (*Sur un document inédit pour servir à l'histoire des croisades*, par ANDRÉ VAN HASSELT. *Annales de l'Acad. d'Archéologie de Belgique*, VI, p. 401). L'allocution prononcée par lui sur le mont des Oliviers nous a été conservée par un contemporain. Cf. BALDRICI *Histor. Jerosol.* IV, apud BONGARS, *Gest. Dei per Francos*, I, p. 132 seq.

Détournons nos regards de l'horrible spectacle des cruautés dont la ville fut alors le théâtre et auxquelles les contemporains semblent s'arrêter avec une sorte de complaisance, que notre civilisation doit blâmer sans doute, mais qui s'explique aisément par la surexcitation religieuse des esprits et par la barbarie de l'époque.

La ville sainte au pouvoir des croisés, le but de l'expédition se trouve atteint. Mais il faut songer à organiser la conquête, et établir un chef à la tête du nouvel État chrétien qu'on se propose de fonder dans la Terre Sainte. Les prêtres veulent qu'on y mette un homme de leur ordre; les barons, qu'on y place un des leurs. Ceux-ci l'emportent, et Godefroid de Bouillon est proclamé roi de Jérusalem, tandis qu'Arnulf de Rode est investi du titre de patriarche de la cité de David.

Pendant il s'était à peine écoulé trois semaines depuis la conquête des lieux saints, que l'on apprit qu'une armée égyptienne, composée de trois cent mille hommes et commandée par le vizir Afdal, était arrivée à Ascalon pour combattre les chrétiens. Aussitôt Godefroid, après avoir laissé une garnison suffisante dans la tour de David, se porte résolument à la rencontre de l'ennemi, avec son frère Eustache, le comte de Flandre et Tancrède. A Ibelim, il est rejoint par Raymond de Toulouse et par le duc de Normandie. Renforcée de ce secours, l'armée, quoiqu'elle ne compte pas vingt mille combattants, marche sans délai aux Égyptiens. Elle est divisée en cinq corps de bataille, dont l'un est commandé par Robert de Flandre, et, le 14 août, se livre dans la plaine d'Ascalon cette mémorable, nous dirions presque cette fabuleuse bataille, où Afdal est mis en déroute, laissant derrière lui plus de trente mille morts et un butin considérable, tandis que les croisés y perdent à peine quelques fantassins. C'est le dernier fait d'armes auquel notre héros ait pris part en Orient.

Après cette glorieuse journée qui eut pour résultat d'affermir, du moins pour le moment, la conquête chrétienne, les princes annoncèrent à Godefroid la résolution qu'ils avaient prise de retourner en Europe. Il ne leur restait plus qu'à accomplir le pèlerinage accoutumé du Jourdain, à se plonger pieusement dans les eaux du fleuve baptismal, et à détacher une branche des palmiers de ses rives. Ce devoir rempli, Robert de Flandre s'embarqua pour Constantinople. Il rentra dans ses États en l'an 1100.

Mais, dès son retour, Robert se trouva impliqué dans plusieurs graves difficultés. Son aïeul Baudouin V, surnommé le Pieux, avait fourni à son gendre Guillaume le Conquérant un secours considérable en hommes et en argent lors de la descente que ce prince avait opérée en Angleterre. Pour cette aide, Guillaume lui avait assuré, à lui et à ses successeurs, un fief de bourse de trois cents marcs d'argent. Mais le roi Henri I<sup>er</sup> n'ayant pas tenu cet engagement, Robert en réclame l'exécution avec la hauteur et la fierté qu'il eût mises à parler à un vassal. Le monarque anglais fléchit cette fois devant le comte de Flandre, et, par deux actes signés à Douvres, l'un en 1101, l'autre en 1103, il s'engage solennellement à lui payer une somme de quatre cents marcs par an, en retour de laquelle Robert se déclare son vassal et lui promet un secours de mille lances <sup>1</sup>.

Il eut un démêlé plus sérieux avec l'empereur Henri IV.

<sup>1</sup> RYMER, *Fœdera*, I, p. 1 et 2.

Depuis son érection en marquisat ou en comté particulier, sous Baudouin Bras de Fer, le territoire situé sur la rive gauche de l'Escaut relevait de la suzeraineté de la France. Mais, en 941, l'empereur Othon I<sup>er</sup> s'était emparé, dans cette partie de l'ancienne Neustrie, d'une lisière de pays, de Gand vers Bouchaute. Il l'avait annexée à l'empire d'Allemagne, et, pour mieux la défendre, il avait élevé à Gand un château fort près de l'abbaye de Saint-Bavon, et creusé de ce point jusqu'à la branche occidentale de l'Escaut, appelée le Hont, un canal connu sous le nom de Fosse Otthonienne. Cependant cette annexion violente n'établit aucun lien de vasselage entre les comtes de Flandre et l'Empire. Ils ne s'y soumirent qu'en l'an 1007, lorsque l'empereur Henri II eut donné au comte Baudouin IV l'investiture du territoire de Valenciennes et des îles de Zélande. Plus tard, en 1046, Baudouin V reprit par ruse sur le successeur de Henri II le château de Gand ainsi que la circonscription othonienne, et il se rendit maître du district d'Eenham ou d'Alost. La paix ayant été faite en 1057, Baudouin resta tranquille possesseur de ces territoires.

Il n'en fut pas de même de Robert II. Soit qu'à son avènement il eût négligé de reconnaître solennellement la mouvance des fiefs qu'il tenait de l'Empire, soit plutôt qu'il eût pris parti contre l'empereur Henri IV dans la question des investitures qui s'envenimait chaque jour davantage, ce prince voulut retirer des mains du comte toutes ses seigneuries germaniques. Robert courut immédiatement aux armes; mais cette fois, la colère impériale eut si peu de suite, qu'il put tranquillement prendre le chemin de l'Orient avec la fleur de son baronnage. Toutefois, à son retour de la croisade, la querelle éclata de nouveau. En 1102, Henri IV, déjà frappé plusieurs fois des foudres de l'Église, se trouvait à Liège auprès de l'évêque Otbert, l'un de ses partisans les plus dévoués, lorsque Robert, sollicité par le pape Pascal II, alla mettre le siège devant Cambrai, pour forcer l'évêque simoniaque Gaulcher à déposer sa prélatrice. L'armée impériale accourt aussitôt pour dégager la place : mais elle trouve tout le pays horriblement foulé. Non content d'avoir aiguisé les épées flamandes contre l'évêché de Cambrai, le pape veut aussi que Robert prenne les armes contre les Liégeois, toujours favorables à la cause de leur suzerain germanique. Mais, au lieu de marcher contre eux, le comte leur communique les lettres qui renferment l'ordre pontifical et auxquelles ils répondent par une protestation d'orthodoxie que l'on regarde avec raison comme un des plus beaux titres littéraires de Sigebert de Gembloux <sup>1</sup>. Sans doute, il voulut par là se ménager un moyen de rapprochement. En effet, on vit intervenir en 1103 un traité de paix qui fut conclu à Liège et à la suite duquel Robert prêta à Henri IV le serment de vassal pour tous les fiefs qu'il tenait de l'Empire et reçut, en outre, la ville et le territoire de Douai, détachés désormais du Hainaut.

Cependant cette paix ne fut pas de longue durée. Henri IV, solennellement dépouillé de la dignité impériale en 1105, était venu chercher à Liège un dernier asile et le repos de la tombe, tandis que son fils Henri V avait revêtu la pourpre de Charlemagne. Ce prince ayant conféré, en 1106, à Godefroid le Barbu, comte de Louvain, le duché de la basse Lotharingie, Robert se refuse derechef au renouvellement de l'hommage féodal. Aussi le nouvel empereur conçoit-il, l'année suivante, le projet de

<sup>1</sup> HARDUIN. *Acta Concilior.* VI, P. II, col. 1770-1782.

lui arracher tous les territoires lotharingiens de la Flandre. Pour la lutte qu'il prépare, il veut s'assurer du comte de Hainaut et du comte de Hollande, et promet à celui-ci de l'investir des îles zélandaises, à celui-là de le réintégrer dans la ville de Douai. Ainsi Robert est assailli de trois côtés à la fois. Mais l'épée que les guerres d'Orient n'ont pu ébrécher, il la tient, et cette épée lui suffit. Car c'est avec elle qu'il signe, à la fête de Noël 1107, la paix que Henri V lui offre en le confirmant dans tous ses domaines impériaux.

Il restait à l'illustre comte de Flandre à livrer son dernier combat.

Lorsque Henri I<sup>er</sup>, fils de Guillaume le Conquérant, — après avoir usurpé en l'an 1100 la couronne d'Angleterre sur son frère Robert et avoir, sept ans plus tard, dépouillé ce prince du duché de Normandie, — voulut aussi mettre la main sur la couronne de France en renversant le roi Louis le Gros, Robert se rattacha de toute son énergie au parti de ce dernier. D'un côté, il y était engagé par les liens de famille qui l'unissaient au roi de France; car, issu du mariage de Robert le Frison avec Gertrude de Saxe, comtesse de Hollande, il était frère utérin de la fille de cette princesse, Berthe, qui donna le jour à Louis le Gros. D'un autre côté, Henri d'Angleterre, à mesure qu'il avait consolidé son usurpation, s'était relâché des engagements contractés envers la Flandre par les traités de Douvres. Aussi Robert déroule-t-il sa bannière. A la tête de quatre mille hommes d'armes, parmi lesquels se trouvent plusieurs de ces épées héroïques qui l'ont accompagné à Dorylée, à Antioche, à Jérusalem et à Ascalon, il va, au nom de la France, défier les Anglais. Aussitôt commence une lutte furieuse et acharnée, prélude de ces guerres désastreuses qui doivent, pendant des siècles, entretenir la sanglante rivalité de la France et de l'Angleterre. Le comte de Flandre y achève dignement sa glorieuse carrière.

Dans le courant du mois d'octobre 1112, le roi Louis assaillait, non loin de Meaux, Thibaut de Champagne, parent et allié de Henri I<sup>er</sup>. Robert combattait vaillamment avec ses lances sous l'oriflamme de Saint-Denis, quand tout à coup Élie, comte du Mans, gagné au parti anglais, parut sur le champ de bataille avec une troupe considérable de guerriers. Jusqu'alors on avait lutté avec des forces presque égales. Mais, à l'arrivée d'Élie, le combat changea brusquement de face. Les rangs des Français commencèrent à plier, et bientôt la déroute devint générale. Entraîné par les fuyards, le comte Robert fut renversé des étrières dans un sentier étroit et foulé aux pieds des chevaux qui passèrent en grand nombre sur lui. Quelques jours après, il succomba à ses blessures, et on l'enterra dans l'église de Saint-Vaast à Arras. « Sa mort, dit « Ordéric Vital, fut pleurée non-seulement par les rois et par les princes, mais encore par beaucoup de nobles guerriers, et jusqu'en Arabie les chrétiens et les infidèles déplorèrent la perte de ce vaillant croisé <sup>1</sup>. »

De la tombe qui lui fut érigée dans le sanctuaire de Saint-Vaast, le temps a brisé le granit. Mais les siècles ne pourront démolir le monument qu'il a conquis dans l'histoire de la Flandre.

Si avec Godefroid de Bouillon un Belge s'était assis sur le trône royal de Jérusalem, un autre Belge devait, un siècle plus tard, s'asseoir sur le trône impérial de

<sup>1</sup> ORDER. VITAL. *Histor. ecclesiast.* XI. § 106.

Constantinople : ce fut Baudouin IX, comte de Flandre, couronnement de la gloire acquise au nom flamand par les exploits de Robert II, ce fils de saint Georges, comme les infidèles eux-mêmes avaient coutume de l'appeler <sup>1</sup>, et par les actes de bravoure que deux de ses successeurs, Thierry et Philippe d'Alsace, accomplirent dans les guerres saintes. Mais n'anticipons point sur les événements. Avant de franchir les mers d'Orient avec Baudouin, ce héros de guerre, arrêtons-nous quelques moments à Bruges pour assister au martyre de Charles le Bon, ce héros de la foi et de la justice.

ANDRÉ VAN HASSELT.

<sup>1</sup> GUALTER. *Vit. B. Caroli Boni*, cap. 3, ap. BOLLAND. Act. SS. Martii, I, p. 164.



# BIOGRAPHIE NATIONALE

VIE DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRES

DE LA BELGIQUE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

publiée sous la direction de

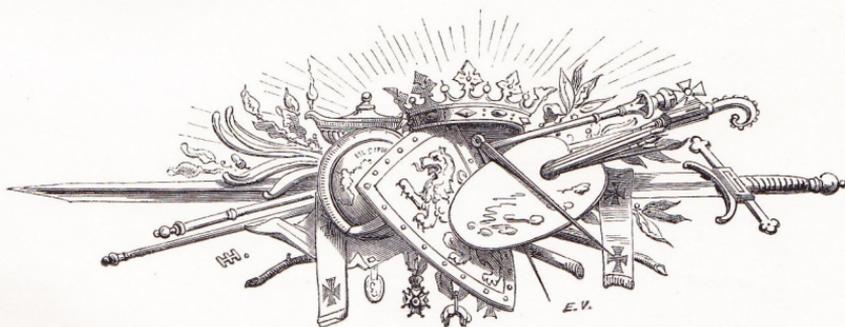
**ANDRÉ VAN HASSELT,**

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

ET AVEC LE CONCOURS DE L'ÉLITE DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BELGES

PREMIÈRE PARTIE.

Souverains, Hommes politiques, Guerriers, Missionnaires, Saints, Évêques, etc.



BRUXELLES

**ALEXANDRE JAMAR, ÉDITEUR.**

40, RUE DES MINIMES.